

erreurs de l'opinion politique, que des modes changeantes, en littérature; cette foi vivace et obstinée

En l'éternel bon sens, lequel est né Français;

ce besoin, ce plaisir de rire des sots et braver les méchants; cette fière et loyale habitude de ne se baisser et de ne mentir à soi-même devant personne, pas plus devant la Restauration intolérante et persécutrice que devant le peuple souverain, les jours où il ne raisonne pas: voilà bien en effet, ce que l'on trouvera dans l'enseignement, quand il professe, dans les discours, quand il parle, et sous la plume, quand il écrit, de tout normalien. Les anciens élèves de l'École normale valent tous, lorsqu'ils valent quelque chose, par cette qualité. Elle est précieuse et utile fine, et rare. Qu'on ne reproche pas à l'École de l'avoir gardée; elle la conserve et tient à la conserver comme une de ses plus chères traditions.

Voilà ce que valent les chefs de l'Université de Lille; la bénédiction papale n'ajoutera et n'enlèvera rien à leur valeur personnelle, mais elle montrera une fois de plus quelle poignée d'éteignoirs pense soumettre à ses haines notre belle jeunesse qui travaille et veut s'instruire et connaître le monde.

DUROC.

LETTRES FAMILIÈRES

I

Monsieur le directeur,

Vous m'avez, à ma demande, adressé les numéros du *RÉVEIL* parus depuis sa fondation. Je vous remercie cordialement de l'envoi. Je n'ai pu encore que parcourir à la course de trop peu nombreux passages des écrits que renferme la liasse, mais j'ai lu en entier la dernière livraison. Parmi des choses exprimées avec une bonne foi manifeste et un amour de la vérité se faisant jour partout, s'il en est qui sont dites de façon à avoir toute mon humble approbation, il s'en trouve aussi que j'aimerais à voir présentées sous d'autres aspects et accompagnées de raisonnements différents. Toutefois, quoi que l'on puisse penser de bienveillant ou de malveillant touchant les motifs qui inspirent votre œuvre, elle est, à mes yeux, des plus méritoires, encore qu'elle me paraisse conçue dans un esprit autre que celui de ma prédilection. Mais les intelligences diffèrent, et ce n'est pas moi qui me montrerai jamais disposé à vous imposer ma manière de voir, laquelle, peut-être, ne vaut pas mieux que la vôtre, si même elle vaut autant. Il suffit, pour que votre entreprise s'attire mes applaudissements et se gagne mon adhésion, que vous ayez ouvert un champ vraiment libre à la discussion des intérêts religieux et

sociaux qui pour moi sont choses absolument identiques. Vous rendez là à notre pauvre et malheureux pays un service dont la reconnaissance sera peut-être tardive à venir se manifester d'une manière tangible et s'affirmer ouvertement, mais qui, j'en ai l'intime et douce conviction, n'en existe pas moins vivement dans une multitude de cœurs. Je parle de ces cœurs bien faits d'où, comme dit Vauvenargues, partent les grandes pensées qui éclairent les esprits en les réchauffant.

La liberté de penser est un bien inestimable à celui qui, ainsi que votre serviteur, se flatte de l'avoir conquise dans sa plénitude; c'est encore un bien vraiment inaliénable, quoique puissent tenter les oppresseurs de toutes catégories pour en priver celui qui en est possesseur; mais elle n'a de réalité concrète que si elle est accompagnée de cette autre liberté non moins précieuse: celle de faire connaître, de manifester au dehors de soi la pensée émancipée. Jusqu'à présent, cette dernière liberté n'a existé qu'en principe au Canada; mais, dans la pratique, elle n'a été une pure mystification, comme tant d'autres dont nous nous sommes bénévolement faits les sottes victimes. La loi la garantit littéralement, mais que peut la loi contre les mœurs formées et les préjugés accumulés sous l'effet d'une influence morale et matérielle toute puissante parce qu'elle se fait passer pour religieuse? Celle-ci n'a qu'à vous décréter d'hétérodoxie pour vous infliger la peine de la faim, aussi cruelle que les bâchers d'autrefois et qui vous élimine tout aussi effectivement de l'arène. Mais ces morts par la privation de nourriture ou les fagots ne sont jamais qu'apparentes. Du brasier le Phénix-pensée est toujours surgi avec un plus bel essor, et, au moment où on le croit à jamais réduit en cendres, il s'élançait audacieux, avec une vie plus ardente, et reprend son vol hardi au-dessus des insensés qui, dans leur naïve méchanceté et leur candide orgueil, croyaient l'avoir détruit.

Ainsi les choses me paraissent s'être passées pour vous. Vous êtes sorti du sépulchre où l'on pensait vous avoir enfermé pour une nuit éternelle; vous avez de vous-même effectué votre résurrection, votre *réveil*, et si l'on essaye d'enfouir encore sous terre l'idée-mère que vous incarnez à mes yeux — celle de la liberté de l'examen — soyez certain qu'elle renaitra plus vive, et que toutes les persécutions dont on voudra vous accabler ne serviront qu'à la vitaliser de plus en plus.

Ce dernier numéro du *RÉVEIL*, que j'ai pu lire en entier, est particulièrement suggestif, tant par les renseignements qu'il contient que par les observations qu'ils provoquent chez vous. Tout cela m'inspire à moi-même une foule de réflexions; mais je ne sais vraiment par quel bout en aborder l'exposition, tant elles se bousculent tumultueusement dans mon esprit